

OCÉANE N.

SUR LES CENDRES



Océane N.

Sur les cendres

© Océane N., 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0551-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Alexandra, Alexia et Benoît

Vous y êtes enfin. Vous êtes enfin arrivés à Mindkov.

Comme quiconque traversant la capitale, vous êtes obligé de contourner la Tour de Verre, gigantesque aiguille vitrée dont la pointe se perd dans les cieux. Écrasante, elle éclipse la ville, domine les environs, à l'image de ce qu'elle abrite : La Société. Entreprise tentaculaire qui a fait le tour de force de se substituer aux États et à imposer sa loi. Vous vous dites que, si ceux qui gouvernent avaient pu la rendre visible sur toute la planète, ils l'auraient fait. Pour compenser, ils l'affichent partout, sur tous les supports.

Arrêté à un feu rouge, votre horizon est obstrué par l'enceinte militarisée de la Tour de Verre, accentuant la sensation que Mindkov a irrémédiablement sur chaque visiteur : oppressante. Vous avez le temps de détailler cette forteresse, ce qui insinue en vous l'impression d'être aux pieds du rêve sans pouvoir l'effleurer. Un rêve, une utopie, c'est ce que La Société est pour vous, mais aussi pour beaucoup d'autres. Elle a banni les frontières, les langues, les monnaies, les systèmes politiques pour fonder une société globale et unir sous elle tous les êtres humains, et les relier grâce au Réseau, système d'exploitation installé sur votre téléphone comme sur tous les autres.

Mais, vous le savez, cette domination ne plaît pas à tous et le système a ses détracteurs. Les plus virulents font partie de Nuage, organisation rebelle et illégale qui, selon ses propres mots, veut « empêcher l'amnésie générale ».

Ne pas oublier qu'il y a un autre monde possible.

La soirée débute, mais la pénombre recouvre déjà tout de son épais manteau. Seule la lumière jaunâtre des lampadaires troue l'obscurité à des points précis.

Vous avez trouvé un logement en ville. Vous le découvrez pour la première fois, la tête encore pleine d'ambition malgré la journée de voyage. Votre appartement est petit, sombre, vieillot et vous pourriez participer à la dispute des voisins, mais il est meublé et donc suffisant pour commencer. Vous y posez enfin vos valises.

Le quartier n'est pas le plus chic de la ville. Vous apprendrez dans quelques jours qu'il fait partie des quartiers déshérités de Mindkov, mais pour l'instant vous savez qu'il est dans vos moyens et excentré.

Pour vous sentir plus à l'aise vous récuriez puis vous aménagez les lieux selon votre goût. Toute cette activité ayant creusé votre appétit, vous décidez donc d'acheter un plat à emporter. Les restaurants les plus proches ne vous inspirent pas confiance ou alors ils sont trop chers. Vous vous résignez à entrer dans une supérette. Les rayons sont clairsemés, mais rien d'inquiétant. Après quelques hésitations et minutieuses comparaisons, vous optez pour un gobelet de nouilles déshydratées. Demain, quand vous aurez un vrai emploi, vous vous ferez un vrai dîner pour fêter ça.

Sur la route du retour vous ne traînez pas. Le quartier est bien moins accueillant quand on n'y voit pas clair. Vous fermez derrière vous et vérifiez plusieurs fois la porte. Il est temps de préparer vos nouilles.

En attendant que les bulles roucoulent, vous observez par la fenêtre mal isolée le va-et-vient dans la rue. Le trottoir d'en face est très large, presque une place. Vous vous intéressez à un groupe qui installe plusieurs tables, des réchauds et prépare à manger. La brûlure d'une goutte d'eau vous détourne de vos observations. Vous versez le liquide dans votre gobelet en plastique, puis vous mangez devant le spectacle.

Un peu à l'écart, immobile, un homme brun avec un long manteau attire votre attention. Il a une élégance qui détonne dans le paysage et il ne fait qu'observer, comme vous. Il intervient peu, pourtant vous savez que les autres lui obéissent. Les bénévoles ne bavardent pas avec lui, il n'inspire pas ce genre de sympathie, néanmoins ils le saluent tous avec respect.

Cette soupe populaire attire du monde. Rien n'est encore prêt, mais la queue se forme déjà. Les bénévoles discutent avec les nécessiteux en attendant. Votre regard s'éloigne quelques secondes entre les immeubles pour voir si le monde est meilleur plus loin. Vous ne voyez rien.

La première à être servie est une femme âgée. Elle récupère son sac puis rejoint l'homme au manteau. Ils échangent un court moment, mais cela les satisfait tous les deux. Elle semble le remercier. Un homme servi lui aussi imite ce manège, ainsi que chaque personne qui récupère un repas. Que peuvent-ils lui dire ? Qui est-il ? Un oligarque philanthrope ? Vous n'y croyez pas trop.

Votre gobelet est fini et raclé depuis longtemps. Vous l'avez déposé près de vous et n'avez rien pour finir votre repas, vous hésitez à descendre. L'arrivée d'un fourgon transportant une brigade vous dissuade. Des personnes armées jusqu'aux dents descendent et bousculent le regroupement. Sans attendre, le philanthrope s'interpose pour éviter que cela ne dégénère. Il se contient, essaie de rester respectueux, mais ses poings serrés vous confirment que c'est compliqué. Il négocie ferme puis surveille le rangement immédiat de l'installation sous l'œil des forces de l'ordre. Il dirige tout avec précision et efficacité pour que les perturbateurs ne puissent rien leur reprocher. Quand le camion des bénévoles s'en va, l'homme au manteau salue les gardes puis part.

Vous entendez ses pas résonner sur le béton.



Vincent claqua la portière de sa voiture et serra son volant de rage. Il ne supportait ces gardes qui se croyaient tout puissant parce qu'ils maniaient une arme et étaient protégés par La Société. Il aurait pu les descendre sur place. Cependant, pour sa sécurité et celle de Nuage, il devait continuer à éviter tout débordement.

Il démarra sa voiture et erra un moment pour se calmer. Petit à petit il recommença à penser dénué d'émotion particulière.

Luly arrivait le lendemain. Il n'avait pas réussi à la faire changer d'avis et devait donc s'y résoudre. De plus, elle était dorénavant adulte et légalement, il n'était rien pour elle. Elle n'était que la fille d'amis décédés dans des circonstances qu'il préférait oublier. Il avait eu beau essayer de la dissuader par tous les moyens, elle s'était entêtée. Cette obstination était encore plus difficile à accepter pour lui qui n'était jamais contesté.



Luly actionna les pédales de toutes ses forces dans un élan d'énergie libératrice.

Aujourd'hui, elle devenait quelqu'un.

Elle traversa son quartier pour la dernière fois, et ce, sans mélancolie. Elle avait aimé cet endroit, mais c'était fini. Les clés allaient être rendues dans quelques heures et après elle prenait l'avion.

Personne ne faisait encore la queue pour commander, alors elle prit plaisir à dérapier juste devant le camion.

— Ola Luly ! Déjà ? Comme d'habitude ?

— Oui ! s'il te plaît.

Le cuisinier se mit en branle pour la servir au plus vite, ce qu'elle le regarda faire pour la millième fois. Peut-être espérait-elle enfin découvrir le secret de sa recette. Il lui tendit le sandwich, elle croqua sans attendre. Il ne retint pas un rire.

— Tu sais que c'est mon dernier ?

— Comment ça ? Tu deviens végétarienne ?

À le voir, c'était une angoisse profonde pour lui.

— Non. Je m'en vais, c'est tout.

— Quoi ? C'est tout ? Tu oses dire ça ? Quand ? Où ?

— Ce soir. Mindkov.

— Ah ! La jolie demoiselle voit grand et veut tenter sa chance à la capitale.

Elle lui servit un sourire tâché de sauce.

— Et tu vas faire quoi là-bas ?

Elle haussa les épaules, elle ne pouvait pas lui dire.

— Tous ces jeunes qui nous quittent pour se brûler les ailes...

— Je ne me brûlerai pas les ailes.

Elle posa l'argent sur le bar, mais il lui offrait. Il lui donna même un soda supplémentaire. Il commença à passer le torchon sur son comptoir propre comme s'il essayait sa tristesse et sa déception. Luly lui embrassa la joue.

Avant qu'elle ne le quitte pour toujours, il tint à la mettre en garde.

— Tu sais, La Société ne fait pas que du bien. Fais attention.

Luly le dévisagea. Elle ne dit rien, mais elle le savait mieux que personne. Après un dernier salut de la main, elle reprit son vélo jusque chez elle. Elle ne l'attacha pas, un passant se l'approprierait. Jymm la rejoignit.

— Alors ce sandwich ?

— Le meilleur.

Il lui ébouriffa les cheveux d'affection. Ils montèrent récupérer leur sac à dos, tout le reste ne leur appartenait plus. Ils déposèrent les clés chez une voisine puis sortirent déambuler une dernière fois en ville.

Ils quittaient Caracas après trois ans, sans avoir prévenu qui que ce soit. Ils s'envolaient, point. Leur amitié à eux deux n'aurait même pas dû exister, elle était une erreur de parcours. Mais, ensemble, ils se sentaient plus en sécurité, moins seuls face à ce monde qui leur avait tant pris, qui les avait tant blessés.

— Tu restes sûre de ta décision ?

— Plus que jamais.

Jymm avait eu encore le mince espoir qu'elle changeât d'avis. Mindkov lui fichait la trouille.

— Tu n'es pas obligé de me suivre.

— Je sais, soupira-t-il, mais je ne te laisse pas...

— Il y aura Vincent pour m'accueillir.

— J'ai peur de vivre dans la même ville que lui.

Luly éclata de rire.